

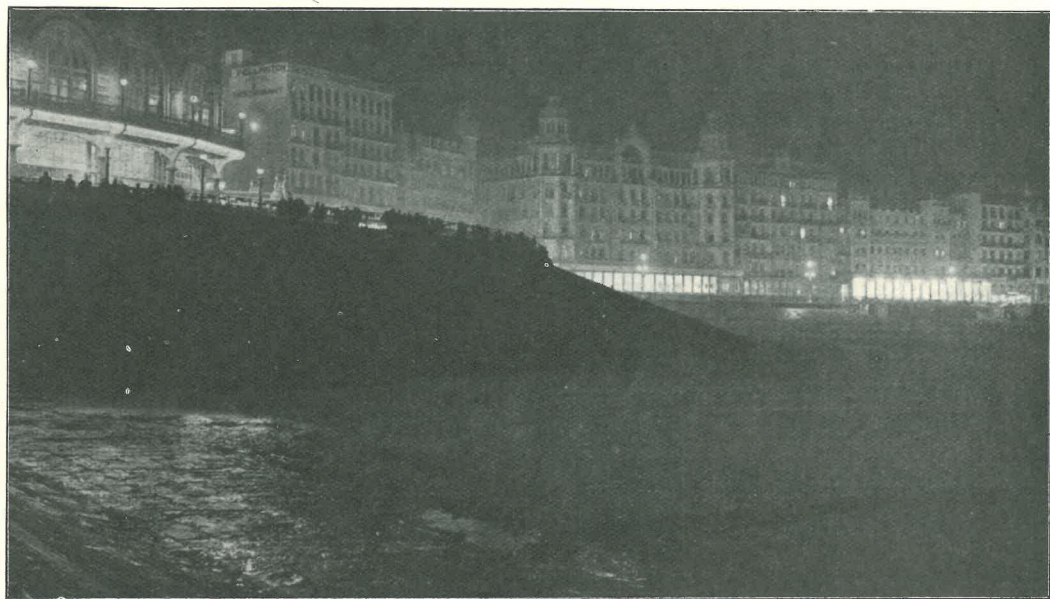
# La Ville aux deux Visages

Ostende! palaces fulgurants, port de pêche clair-obscur; Rolls Royce et chaloupes; jazz frénétiques, rauque appel des sirènes; élégante aux lèvres carminées, vieille à coiffe de lin; galops de pur sang, vols sauvages de mouettes; foules bariolées, groupes de pêcheurs taciturnes en blouses couleur de rouille; nuits de fièvre devant le tapis vert, bains de soleil, sous l'azur démesuré!

Ostende! ville de joie et d'oubli, de rêve et de folie, celui qui te découvre et revient chaque année te demander le repos et le délassément, subit ta séduction, sans chercher à l'analyser, comme on goûte le charme d'un être, émané de toute une partie de son âme qui reste inexprimée. Mais s'il t'aime en te voyant, qu'il lui faudrait de temps pour te comprendre, car ton attrait se nuance de mille oppositions.

S'il ne se lasse d'admirer ta digue imposante, prolongeant sa jetée unique, devant un horizon marin illimité; s'il apprécie tes réjouissances :

réunions brillantes de l'hippodrome, bals et cortèges; si après les rêveries à l'estacade, les siestes sur la plage, les



La digue le soir.

(Photo Antony, Ostende.)



Coin du port de pêche (hiver 1929).

(Photo Antony, Ostende.)

concerts impeccables du Kursaal où se succèdent les instrumentistes et les chanteurs les plus réputés du monde;

flâneries dans les rues pittoresques, tu lui offres le plaisir des festins raffinés, l'émotion du jeu, le spectacle multicolore de ton luxe au grand air, il ne connaît qu'un aspect de ta beauté. Il n'a vu que ton visage d'été au sourire voluptueux de bachante, néanmoins superbe de santé, qu'éveillent les cloches de Pâques. Il ignore la douceur de ton recueillement quand l'automne jaunit tes sables déserts et que tu laisses tomber le masque aux couleurs trop vives, livrant ton vrai visage, grave, aux yeux pensifs qui se tourne tendrement du côté du port.

Il faut t'avoir contemplée, sous la lumière orangée d'octobre, sous les nuages fuligineux de janvier, sous l'azur diamanté d'avril, battue par la rafale, rongée par le brouillard, mystique autant que tu fus sensuelle. Il faut avoir entendu battre ton cœur de frémissante créature de pierre, t'avoir épiaée, pénétrée, diminuée en pensée pour mieux te voir, comme une cité de Lilliput qu'on regarderait avec amour, posée sur

ses deux paumes tendues. Après l'éclat des juillets féériques, de ce tourbillon papillotant de la « saison », oh! la mélan-



# HOTEL IMPÉRIAL

(PREMIER ORDRE)

Boulevard Van Iseghem, 70-72  
Avenue Léopold, 34

70 chambres  
avec  
Salles de Bain



TOUT  
CONFORT  
Ascenseurs



TÉL. : 1585  
1586  
Privé : 1406



CERCLE PRIVÉ  
SALONS SOMPTUEUX  
BAR AMÉRICAIN



Installations  
modernes  
Coffres - forts  
Chauffage  
central



Nouveaux  
Propriétaires  
Nouvelle  
Direction

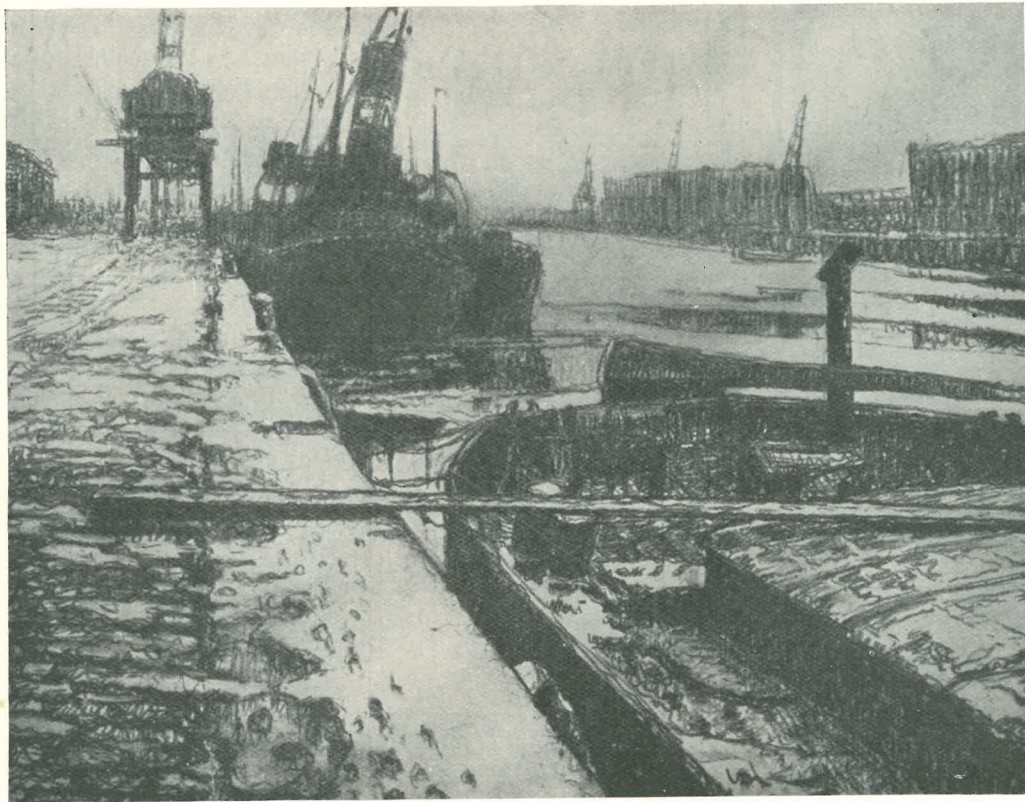


OUVERT  
TOUTE  
L'ANNÉE

VUE SUR LA MER ET LE PARC LÉOPOLD.



colie enveloppante du silence, peuplé d'échos et de souvenirs, triomphe de la ville ancienne reprenant son âpre vie d'autrefois, devant la majesté sauvage de la mer!



Jan DE CLERCK. — Quai à l'entrepôt de douane.

Poésie des grisailles, sourdine des couleurs, maisons, clochers, bateaux, estompés; steamer empanaché de fumée presque immobile, s'évanouissant à l'horizon effacé!

Soirs où les vents sont maîtres de la ville où les toits craquent ainsi que des mâtures, où l'on se découvre une âme farouche d'oiseau de mer!

Milliers de vitres jaunes du quai des pêcheurs; paix du port et des bassins où sommeillent les rouges chalutiers et les barques résineuses!

Jours de brume opaque dont la cloche de l'estacade martèle les heures troubles comme un glas mystérieux s'exhalant de quelque cathédrale engloutie.

Splendeur de la tempête quand, accourant de l'horizon tumultueux, les vagues gigantesques lancent vers les maisons apeurées leurs écumes tonnantes.

Carillons grêles des églises, tintant au vert crépuscule et vers qui des femmes à mante semblent venir du fond des siècles, surgies de la ville ancienne, les mêmes qui renouvellent les cierges et les ex-voto de cire à l'autel naïf encastré dans la vieille tour.

Triple éclair du phare caressant les toits endormis et les chaloupes rassurées!

Digue solitaire qui semble offrir le ciel et la mer au passant; horizon si large qu'il libère de toutes les contraintes!

Toits rouges noyés de lumière cristalline, murs blancs imprégnés de sel et d'iode; espace, fraîcheur, éblouissement!

Cette ville, étrangement double, qu'elle est bien telle qu'on la voulait. Comme une fois penché sur elle le rêveur subit son emprise, comme il veut la connaître toute, remonter le cours de son histoire, ainsi qu'on cherche sur

un visage aimé les traits de l'adolescent et de l'enfant. Alors des paysages semblent peints dans l'air qu'il respire; il les attire à son gré, sur l'écran mobile de sa pensée, dans la lumière ou la pénombre qui semblent le mieux leur convenir.

Il y a cent et cent ans, à la place où chatoie cette cité blanche, s'étendaient des lagunes désertes. Les eaux se retiraient, mais, capricieuses, livrant et reprenant les limons âprement défendus par des barrages de planches et de pierres. Une nuit de tempête anéantissait l'œuvre de longs mois de patience douloureuse. Mais à force d'obstination, de courage, les digues furent consolidées, les polders, lentement conquis, se couvrirent d'herbe maigre, des troupeaux y broutèrent, quelques chaumes branlants se groupèrent autour d'une chapelle rustique et un soir, à marée basse, ô victoire! une clochette sonna, premier gissement d'Ostende.

Une vie précaire s'organisa, troublée par les bourrasques et les inondations, mais l'homme luttait, infatigable. Bientôt une église de pierre surgit, dans la zone moins dangereuse, des rues furent tracées. Les premiers Ostendais, de hardis pêcheurs, se livrèrent à leur métier périlleux. Le commerce du poisson prit une extension inattendue. Le bourg florissant

devint une petite ville, pourvue d'une digue et d'un port, ce fut la richesse. Dès lors, Ostende eut à se défendre, non seulement contre la mer, mais contre la convoitise et la domination de l'étranger. Elle subit des invasions, des sièges, des bombardements et résista, indomptable. Sept



Les mouettes à Ostende.

fois elle flamba, empourprant les flots, sept fois, elle se releva de ses ruines, agrandie et embellie. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle connut une ère de prospérité extraordinaire, grâce à



**HOTEL**  
**DU LIDO**

LE DERNIER CONSTRUIT  
RUE ADOLPHE-BUYL, 17  
**OSTENDE**

Téléphone  
1719

*Rendez-vous aristocratique*

APPARTEMENTS AVEC  
CABINET DE TOILETTE  
CHAUFFAGE CENTRAL  
EAU COURANTE  
CHAUDE ET FROIDE  
DANS TOUTES LES CHAMBRES  
ASCENSEUR

*Ostende* *Téléphone 1718*

*Au*  
**Tissage**

Grand Magasin de Blanc  
Spécialité d'Articles  
pour Hôtels et Pensions  
Lingerie fine  
Articles de Bains, etc.

*Rue Adolphe-BuyL, 17*



Huîtres

Homards

Langoustes

Caviar



Les Poissons Fins

et

les Vins

**POISSONNERIE**

**RESTAURANT**

**OSTREA**

Propriétaire : V<sup>ve</sup> Henri VAN GRAEFSCHEPE

45, Rue Adolphe-BuyL, OSTENDE

TÉL. : 182

CUISINE  
DE PREMIER ORDRE



la fondation de la Compagnie des Indes. De superbes voiliers, chargés de trésors, allaient et venaient entre la Flandre et l'Asie, encombrant ses quais de fruits exotiques, d'épices et d'étoffes précieuses. La jalousie des marchands anglais et hollandais s'alarma et essaya de ruiner l'entreprise, mais le commerce ne fut entravé que temporairement, car bientôt, Ostende fut déclarée port franc et prit un nouvel essor.

Cette vieille ville, encore entourée de remparts en 1860, peu à peu renouvelée, mais gardant certains aspects typiques, est située entre le port de pêche, les bassins, le parc et le boulevard Van Iseghem. En effaçant en imagination quelques façades, par trop disparates, le passant peut, au soir tombant, s'y croire transporté dans le passé. Ce sont les mêmes silhouettes de femmes, les mêmes pêcheurs à chaussettes rouges et veste de toile brune; les mêmes barques amarrées, les mêmes cierges brûlant devant les petites vierges à manteau bleu; les mêmes voiles s'esquivant dans l'ombre violette en agitant des spirales de feux rouges et verts.

Charmés comme nous, par cette vie libre, dans ce milieu original, les premiers villégiateurs, des Russes, des Alle-

organisées pour attirer et retenir les visiteurs, ce furent les débuts de la « saison ».

Peu à peu, l'on vit sur la rude cité maritime se greffer une



La digue, le Kursaal et les galeries.

(Photo Antony, Ostende.)

ville moderne, comme une fleur, savamment suscitée par la patience de l'horticulteur, jaillit d'une tige sauvage, puisant son parfum et sa couleur dans la sève généreuse de l'arbuste primitif. Car le grand attrait d'Ostende provient de cette espèce de goût de terroir, de ce courant salubre, donnant au luxe une saveur spéciale; rien n'y semble artificiel ni morbide, grâce à cette bouffée d'air frais, balayant tous les miasmes.

En 1914, devenue une sorte de capitale d'été, la ville semblait avoir atteint l'apogée de sa prospérité. La guerre survint. Allait-elle revivre les débâcles de jadis? Non, cette fois elle fut épargnée et se releva courageusement de l'oppression allemande, pour s'étendre et s'embellir encore.

Chaque année, les steamers, les trains internationaux et les autos innombrables, lui amènent l'élite de la société européenne qui y trouve, selon ses goûts, les sports, les fêtes artistiques et mondaines, mais qui lui demande, avant tout, sa brise tonique, ses sables dorés, ses barques à l'horizon, son estacade, ses bassins aux yachts blancs. Tout ce qui fait de la reine des plages un coin de nature et non un décor factice, tout le contraste admirable d'Ostende la rêveuse, la riante; la flamande, la cosmopolite; la ville aux deux visages, aux deux sourires.

CLAUDE BERNIÈRES.

(Extrait d'un livre en préparation.)



La terrasse du Kursaal.

mands, des Français du Nord, vinrent passer quelques jours d'été à Ostende, logés chez l'habitant. Cet apport étranger créa un état nouveau. Des villas furent construites, des fêtes

